

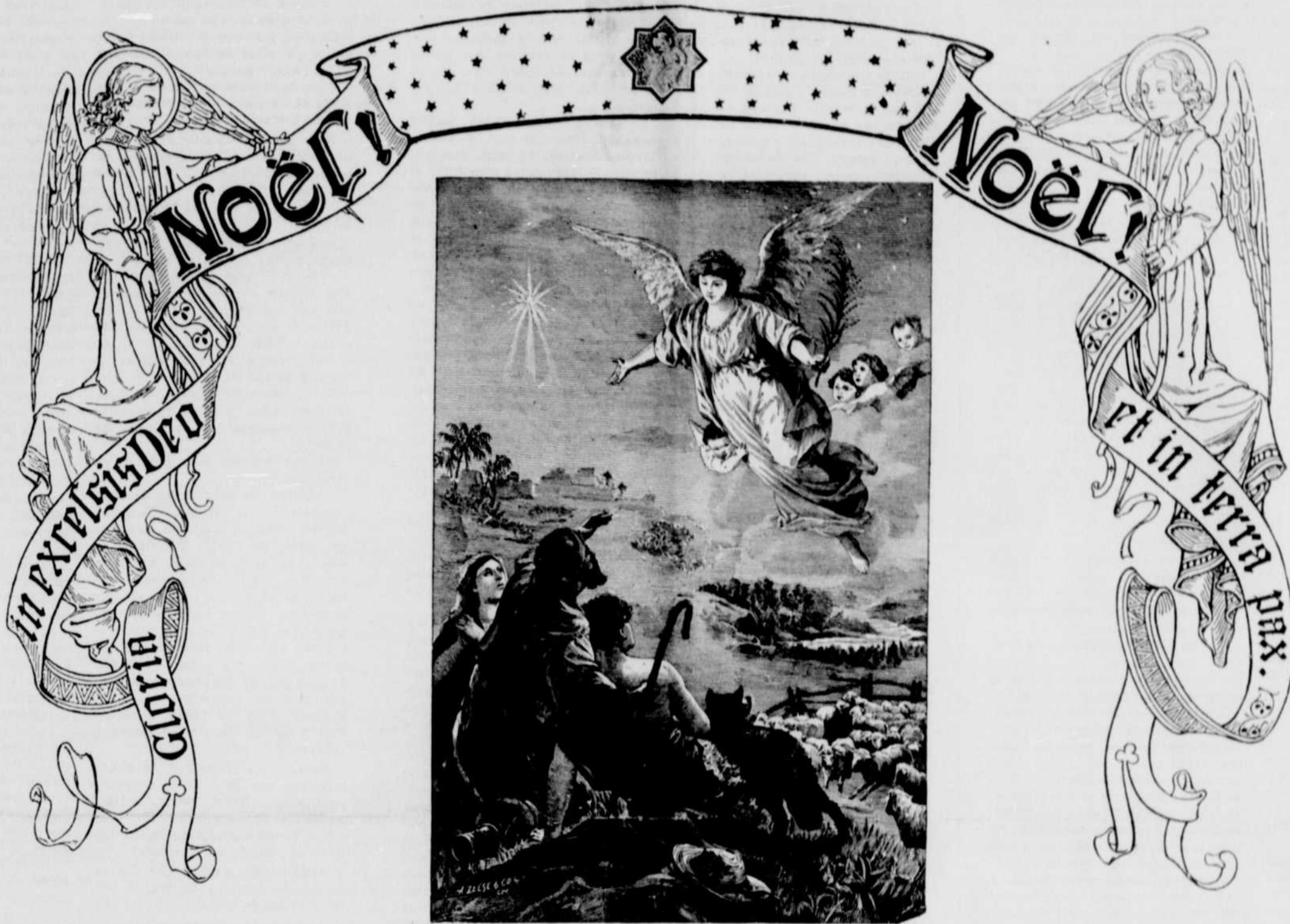
L'ACTION SOCIALE

INSTAURARE OMNIA IN CHRISTO!

JULES DORION, Directeur.

NUMERO DE NOEL

BUREAUX : 103, rue Ste-Anne



La Naissance du Sauveur

LORSQUE la liturgie ramène l'anniversaire de la naissance du Sauveur, tous les coeurs devraient être dans la joie et battre à l'unisson. Quelle fête, en effet ! Quels souvenirs elle évoque !

Elle ne laisse pas d'indifférents. On la célèbre de deux façons : à la façon des hommes de bonne volonté et à la façon des gens du monde, de ce monde pour lequel Jésus ne voulut pas prier.

Sanctifions la nuit de Noël. Commencée dans la tristesse par Joseph et Marie, elle se termina dans l'allégresse, au milieu des "Gloria" du ciel, des stupéfactions de la terre, en adoration devant le divin Enfant.

Avez-vous suivi quelquefois par la pensée la Sainte Vierge dans son pénible voyage de Nazareth à Bethléem ?

Avez-vous vécu un peu cette journée et cette soirée du 24 décembre en compagnie des saints voyageurs ? Ils avaient depuis six ou sept jours quitté la Galilée et, par des sentiers escarpés, traversé les montagnes de la Samarie.

Joseph marchait à pied; Marie, assise sur l'humble monture des rois de Juda, si commune dans le pays, repassait dans son esprit toutes les faveurs dont son Dieu l'avait comblée.

Et ils allaient, silencieux, ignorés du monde, sous l'oeil vigilant des anges.

Vers le milieu du dernier jour de marche, ils saluèrent, en les contournant, la Ville Sainte et son temple dont les marches étincelaient sous les brasières du soleil.

Lorsqu'ils arrivèrent à Bethléem, la nuit venait à grands pas; elle s'annonçait froide et longue à cause de la saison.

Joseph, comme toutes les âmes droites et bonnes, ne doutait pas que la ville où il avait des parents, des amis, ne leur fût hospitalière.

Il se souvenait d'eux, il se les nommait dans sa mémoire; à Nazareth, sa modeste demeure eût été la leur; chez eux, il serait chez lui.

Marie était fatiguée par la route; Joseph l'entourait d'égards, réconfortait son coeur préoccupé non pas d'elle-même, et de ce qui lui adviendrait, mais du cher petit qu'elle portait, de son Dieu dont l'avènement ne pouvait tarder.

— Nous arrivons ! encore ce détour du chemin, et nous serons dans la ville de nos Pères, disait Joseph; tous s'empressèrent autour de vous !

Ils entrèrent dans Bethléem; ses rues étaient encombrées d'étrangers venus, eux aussi, pour se faire inscrire.

L'hôtellerie, semblable aux caravansérails que nous voyons aujourd'hui (rien ne change en Orient), l'hôtellerie était pleine.

C'était un grand bâtiment carré, entouré de galeries couvertes, sous lesquelles s'installaient les voyageurs.

Au centre, dans un espace en contre-bas et à ciel ouvert, on attachait les bêtes de somme et l'on faisait de grands feux.

— Puisque l'hôtellerie est pleine, allons chez nos amis.

Les amis ? les parents ils ne les trouveront plus, où s'ils les trouveraient, ils ne reçurent d'eux qu'un glacial accueil.

Une première porte se ferma devant eux ! Puis une seconde, puis une troisième !

Marie était pensive, Joseph se taisait aussi, mais son bon coeur saignait.

Il était cruellement blessé, durement désillusionné.

Quelle ingratitude ! quelle dureté ! Pas un ne voulait les recevoir !

Cependant, la nuit était venue, les étoiles brillaient au ciel, l'humidité du soir tombait sur la terre comme un manteau de glace.

Ils hésitèrent, se consultèrent;... quel entretien !

Le bon Joseph s'excuse, il fait passer toute sa respectueuse tendresse dans les mots qui tombent de ses lèvres émues.

Marie, dont l'âme limpide ne se trouble pas, lui tend la main, le rassure; elle ne craint rien, elle ne souffre pas, sa fatigue est oubliée, Dieu les garde, ils sont entre ses mains, et leur donnera bien le gîte que les hommes leur refusent... et les voilà qui se remettent en marche !

Ils sortent de Bethléem du côté opposé à celui par lequel ils y sont entrés.

Joseph se souvient que, dans les flancs du coteau, au sommet duquel est la ville, il y a des grottes naturelles, où les bergers s'abritent avec leurs troupeaux.

Il ne s'est pas trompé, sa mémoire a été fidèle; voilà l'humble toit si désiré; les rochers moins durs que les hommes vont recevoir leur Créateur.

L'installation est bientôt faite; tout au fond, sur la litière, Joseph étend ses nattes et Marie y repose ses membres fatigués; l'âne trouve un peu plus loin, près d'un auge vide, un boeuf dont l'oeil grand et doux fixe les étrangers.

Joseph sert Marie; il allume du feu, lui offre quelque nourriture, puis revient à l'entrée de la grotte, où son corps pendant son sommeil servira de barrière et protégera ceux dont Dieu lui a confié la garde.

Restée seule, Marie s'était mise en prière... Soudain, une extase transporta son âme au pied du Très-Haut... Lorsqu'elle reprit ses sens, Jésus était né et tendait vers elle ses petits bras !

Dans la plaine, la nuit s'illuminait, les bergers, éblouis, entendaient la voix des anges, Joseph joignait ses adorations à celles de Marie et la terre tressaillait d'allégresse, tandis que, dans les cieux, éclatait, joyeux, le "Gloria in excelsis Deo" !

X.

Le Petit Violoniste

LE froid est rigoureux. La nature en deuil se drapait frileusement dans son blanc manteau de neige, et au-dessus, le ciel parsemé d'étoiles brillantes étend sa voûte bleu clair. C'est la nuit de Noël, nuit bénie et bien chère à tous les coeurs chrétiens.

Dans le village, on s'apprête à célébrer dignement cette belle fête. Déjà les cloches de la petite église sonnent à toutes volées et jettent dans l'air glacé leurs notes joyeuses, qui semblent appeler tous les fidèles, riches et pauvres, aux pieds du doux Jésus naissant. De tous les points de la commune, même des maisons les plus éloignées, sortent de longues files de personnes qui, toutes, se dirigent vers l'église étincelante de lumière et remplie de parfums d'encens.

Mais l'office a commencé... Sur la route, plus personne... Cependant, dans l'ombre, quelque fidèle attardé aurait pu apercevoir une voiture qui avançait péniblement. Une voiture !... non plutôt, une sorte de baraque roulante traînée par une hardelle aux flancs creusés par la faim... Dans le misérable véhicule, un homme au teint basané, une femme hâve et pâle, et, près d'elle, deux enfants, un garçon et une fille, grelottent sous leurs haillons.

A l'entrée du village, la "roulotte" s'arrête. Tandis que l'homme donne au cheval une maigre pitance, la femme et les enfants se dispersent pour chercher dans la neige quelques menues brindilles de bois destinées à allumer du feu.

En dépit du froid, le petit garçon serre, sous sa veste rapiécée, quelque chose de brun : c'est son violon, son gagne-pain. Il l'a mis là, sous son bras, par habitude, et, quoiqu'il se refuse tout service, il cherche à terre de rares débris de bois.

Sans s'en apercevoir, le pauvre petit s'est approché de l'intérieur du village... Un murmure lointain d'abord, puis plus distinct se fait en-

tre. On chante dans l'église. Curieux, l'enfant s'avance. Le voilà sous le porche. Il hésite un moment. Puis, tout ému, il pousse la porte. La lumière des cierges l'éblouit, tandis qu'une atmosphère chaude et parfumée pénètre tout son être. Tout le monde est prosterné, et nul ne remarque l'enfant qui, tout doucement se blottit dans un coin obscur, où personne ne le pourra voir.

La messe continue. Le bon curé, vieillard vénérable, aux regards pleins de bonté, adresse à ses paroissiens quelques paroles de foi vive et d'ardente charité. Il leur parle de Jésus enfant, qui naquit jadis à Bethléem, dans une crèche, et se fit pauvre et humble pour mieux attirer à lui les pauvres et les humbles de la terre. Il leur parle de ce Jésus si doux, qui, dans un excès d'amour, consentit à demeurer dans le saint Tabernacle, pour rester encore parmi les hommes qu'il a tant aimés.

Le petit bohémien a écouté sans trop comprendre. Pendant toute la suite de la messe de multiples pensées s'agitent dans sa tête. Cependant, l'office se termine, la foule sort de l'église, les cierges s'éteignent peu à peu, et le pauvre petit est toujours là dans son coin... Il s'hardit, sort de sa cachette, s'approche de l'autel, et s'agenouillant simplement, il dit à mi-voix : Jésus, je ne vous connais pas, mais le bon monsieur aux cheveux blancs a dit que vous étiez bon et que vous aimiez les humbles et les pauvres. Je suis humble et je suis bien pauvre, moi, et je vous prie de m'aimer un peu et de dire à mon maître de ne plus me battre pour les moindres fautes... Je n'ai pas osé venir tout à l'heure, il y avait trop de monde. Mais maintenant, je ne crains plus, et pour bien montrer que je vous aime, je veux vous jouer un petit air sur mon violon.

Et l'enfant, tirant son instrument, se met à chanter une mélodie popu-

laire, plaintive, simple, — celle qui lui paraît la plus jolie de son court répertoire...

Soudain, il s'arrête, il rougit, il tremble... Une main s'est posée sur son épaule... Est-ce le farouche bohémien, son maître, qui l'a retrouvé et qui vient l'arracher à sa prière pour le fustiger? ... Non, c'est le vénérable curé qui est là, tout près de lui... Du choeur où il est resté en prière après la messe, il a tout vu et tout entendu, et maintenant il dit : "Ne crains rien, mon enfant, ce Jésus, que tu aimes sans le connaître a exaucé ton humble et fervente prière, et c'est lui qui m'inspire de te recueillir, si tu le veux bien."

— Oh ! mon bon monsieur, s'écrie l'enfant, serait-ce possible ? Vous me recueillez ? Mais, ajouta-t-il en soupirant le maître ne le voudra pas, il ne me laissera pas partir et me battra.

— N'aie pas peur, mon cher petit, poursuit le prêtre avec bonté; demain tu me conduiras chez ton maître, et je te promets de lui parler de telle sorte qu'il me permettra de t'emmenner, si tu veux rester avec moi.

— Ah ! de tout coeur, dit l'enfant, en baissant avec effusion les mains du prêtre, je veux toujours vivre avec vous, et je vous aimerais bien et le bon Jésus aussi !...

Le lendemain, le prêtre conclut, sans trop de difficulté, un marché avec le bohémien; il obtint de garder l'enfant à sa charge, moyennant une somme d'argent qu'il donna volontiers.

Le petit grandit en piété et en sagesse sous les yeux du vieux pasteur devenu son père adoptif. Et, plus tard, quand le vénérable prêtre mourut, chargé d'ans et de vertus, le petit bohémien devenu à son tour un savant et saint prêtre, le remplaça dans son modeste presbytère et y continua l'oeuvre de celui qui l'avait recueilli au lendemain d'un jour de Noël.

Dévolu à Hérode

L'OCCASION FAIT LE LARRON
Si la légende qu'on va lire n'est par tout à fait vraie, c'est que le chroniqueur peut-être s'est trompé de date.

Après ça, les faits dont il va être question partent d'un principe très vieux comme Hérode.

Les bergers, après être allés à la crèche, s'en revenaient contents, légers de cœur et de corps.

Ils étaient légers de cœur parce qu'ils avaient vu le Messie, et que cette vision leur promettait leur délivrance.

Ils étaient légers de corps, parce qu'ils avaient déposés, aux pieds de l'Enfant-Dieu, les divers présents dont ils s'étaient chargés au départ.

Les uns avaient donné des agneaux, les autres des chevreux. D'autres avaient apporté du beurre ou du fromage.

Plusieurs avaient offert au petit Jésus, grelottant de froid, les couvertures tissées avec la laine de leurs brebis, ou orné la grotte, si désolée et si nue, de ces jolis objets en bois d'olivier qu'ils sculptaient avec la pointe d'un couteau, pendant leurs longues gardes sur les collines.

Simple et généreux, ils étaient ravis d'avoir fait part à l'Enfant de leurs modestes richesses, tout autant que les Mages devaient l'être, bientôt après, d'avoir jeté à ses pieds leur or et les parfums précieux.

Pour quelques-uns, ces cadeaux avaient été de vrais sacrifices, car ils étaient pauvres; mais leurs mains rudes et naïves ne s'en étaient pas moins ouvertes avec une joie confiante. Ces pauvres s'étaient appauvris de bon cœur.

Et, pendant qu'ils revenaient, aux premières lueurs de l'aube blanchissante, du côté du Cédon, l'un d'eux, le plus curieux de la bande sans doute, dit à ses compagnons :

"Nous reviendrons bientôt, pour savoir ce que le nouveau-né a fait de tous nos présents ?"

Ils revinrent, mais la grotte était vide. Un beau jeune homme dont la voix ressemblait étrangement à celles qu'ils avaient entendues, pendant la nuit de Noël, chanter "Gloire à Dieu" dans l'espace, leur dit que la Sainte Famille, pour fuir les fureurs d'Hérode, avait été obligée de s'exiler là-bas, bien loin, dans un pays où il y avait de grandes pyramides et des déserts immenses gardés par des monstres de pierre accroupis.

Et les bergers se désolèrent, consternés par cette nouvelle. Leurs yeux s'étaient voilés de larmes. Pendant ce temps, le jeune homme avait disparu.

Lorsqu'ils songèrent à regarder encore autour d'eux, ils aperçurent une charrette, conduite par des esclaves qui avaient l'air d'obéir à un officier royal, tout couvert de dorures et de panaches.

Sur cette charrette s'amoncelaient des fromages, des couvertures de laine, de jolis objets en bois d'olivier sculptés. Dans de grandes caisses à claire-voie, bélaient des chevreux et des agneaux.

Et les bergers se dirent : "Tiens, comme cela ressemble à ce que nous avons offert au jeune Messie !"

—Il faudrait s'en informer, dit le plus curieux.

—J'y vais, dit le plus hardi.

Et le berger qui avait parlé aborda d'officier royal, en lui demandant ce qu'était le chargement de cette charrette.

"Ce chargement est "dévolu" à Hérode.

—Mais, reprit le berger, qu'encourageait la présence et les gestes de ses camarades rangés en rond autour de lui, ne sont-ce pas là des cadeaux que nous avons portés nous-mêmes ici, il y a quelques semaines, et que nous avons donnés à un enfant nommé Jésus ?

—Eh oui ! par le divin Hérode, répondit l'officier. Je le sais bien. Ce sont là des objets que vous avez donnés. Nul ne le nie, nul ne le conteste.

—Mais alors, firent vingt voix.

—Alors, reprit le fonctionnaire, ces objets en vertu d'une inter-prétation, sont dévolus à Hérode.

Les bergers se regardèrent, plus consternés que jamais. Ils ne savaient pas ce que voulait dire ce gros mot "interprétation". Ce qu'ils savaient très bien, c'est qu'ils avaient eu la ferme intention de donner leurs présents à Jésus, et qu'ils n'avaient jamais eu la moindre idée de les offrir à Hérode. C'est ce qu'ils essaieraient de démontrer; mais le fonctionnaire à dorures et à panaches leur coupa la parole.

"Suffit ! dit-il. Vous n'avez rien à réclamer. Ce que vous avez donné n'est plus à vous. Or celui à qui vous avez donné ne peut posséder. Donc Hérode possède."

Un des bergers essaya encore d'interrompre :

"Mais pourquoi celui à qui nous avons donné ne peut-il posséder ?"

L'officier eut un rire méprisant. Décidément, l'intelligence de cette canaille pastorate dépassait toutes ses prévisions.

C'est pourtant très simple, fit-il. Il ne le peut pas, parce qu'il y a impossibilité, c'est que le tout-puissant Hérode vient de faire une loi tout expressément pour dire que c'est impossible.

—Mais... firent quelques voix.

—Allons, ouste, cria l'officier. A vos fouets, esclaves ! Fouaillez-moi vos bêtes, et fouaillez-moi ces hommes s'ils continuent à marcher avec nous."

C'est ainsi que les bergers de Bethléem comprirent enfin, selon la légende, ce que c'était qu'une "dévolution".

Almanach des Oeuvres—Diego.

Le journal d'une Demoiselle de magasin

Enfin me voici habituée à mon nouvel emploi ; je supporte mieux la fatigue, mais j'ai toujours de la peine à pouvoir manger le soir en arrivant à la maison, aux époques de presse. Quelle lassitude ! Comment font celles, qui, en rentrant, doivent encore raccommoder leurs vêtements ! Ma mère a pitié de moi, c'est elle qui fait tout cela pour moi. Mon temps d'apprentissage est bientôt terminé. Quelle chance ! Deux fois par semaine, après la fermeture du magasin, je suis un cours d'allemand ; j'étudie mes leçons en tramway, ce qui fait que mes courses ne sont pas du temps perdu. —Puis j'apprendrai l'anglais. Il faut parler plusieurs langues pour être appréciée des patrons.

Que je me réjouis de rapporter un salaire à la maison ! Salaire bien gagné par de longues journées au service de la clientèle. Les patrons n'ont qu'un objectif : attirer, contenter, retenir les acheteurs. —Y réussissons-nous, alors tout va bien pour nous. —Avons-nous une série d'acheteuses repartant sans faire d'emplètes, immédiatement le reproche éclate : "Alors on ne sait pas vendre". Et Dieu sait cependant ce que ces jours de guignon nous ont coûté de fatigue et de patience !

Notre patience, qu'est-elle pour les clientes ?... Depuis plus d'une heure, une jeune fille me fait déballer tous les tiroirs de bavettes à broder. Elle n'arrive pas à se décider pour le choix du dessin. Mais, dit sa mère, "tu abuses du temps de Mademoiselle !" Et la jeune fille de répondre très naturellement : "Mais Mademoiselle est payée pour cela !"

C'est vrai... pour la majorité de la clientèle la vendeuse n'est pas plus que la machine automatique, que je me prends parfois à envier, parce qu'elle est "née machine".

1er Janvier.—Triste toujours ce Premier de l'An. Pourquoi ? Pas de réunion de famille possible pour nous. Comme d'habitude, 1 heure 1/2 pour déjeuner. Et puis la fatigue d'hier, 31 décembre, journée de 8 heures du matin à minuit ! Et les jours précédents si chargés déjà. Il est certain que les emplettes se font chaque année plus tardivement. Il y a quelques années la vente des cadeaux de Noël et du Nouvel An commençait dès les premiers jours de décembre et maintenant elle ne débute guère que depuis le 20 courant. Hier à minuit mon frère est venu me chercher pour me reconduire à la maison. Il y avait encore des magasins ouverts et des clients qui achetaient. J'ai rencontré des vendeuses qui rentraient seules. Ce qu'à leur place j'aurais eu peur !

3 Janvier.—Nous sommes mou-lues, brisées, mais patience, quand les exigences de la clientèle seront à peu près satisfaites, nous nous reposerons à tour de rôle. C'est le moment des échanges d'emplètes pour étrennes; on n'a pas idée combien les échanges nous font perdre de temps et d'argent.

La plaie des vendeuses, c'est la femme indécise : elle n'est pas très sûre qu'elle a vraiment besoin d'un vêtement d'hiver, mais elle désire voir ce qui se porte.

1ère séance : Essayage de tous les genres de manteaux, jaquettes, collets, redingotes, etc. Après avoir fait essayer par la vendeuse durant une heure environ, elle veut endosser elle-même quelques-uns des manteaux. Puis elle retourne chez elle pour consulter son mari qui l'engage naturellement à faire ce qu'elle voudra. Tout à coup elle se souvient que sa belle-mère est très malade. Impossible de choisir un des vêtements préférés : ils étaient tous mastic. Elle retourne essayer tout ce que l'on fait en noir. —Nouvelle séance d'une heure et demie : déci-

dément le noir lui va trop mal, elle en parlera avec son amie. L'amie lui conseille de prendre un vêtement clair mais bon marché, de cette façon elle aura moins de regret s'il lui faut l'échanger contre un noir.

Ainsi pour une mauvaise vente, on nous fait rester des heures debout, et on réduit à presque zéro le bénéfice d'une journée de travail.

6 Janvier.—C'est Mlle R... qui se repose aujourd'hui, la première ; elle en a grand besoin ; elle n'est plus jeune : 45 ans et 25 ans de boutique. Nous lui avons envoyé le Premier de l'An pour la taquiner, une carte de visite portant le nom d'une cliente qui la demande toujours, pour la fatiguer des heures entières par ses indécisions. C'était un peu cruel. Mais elle a si bon caractère...

20 Janvier.—Une joyeuse société venue de l'hôtel d'en face demande à voir des écharpes en laine. Moi, qui les sers, je fais comme d'habitude et je drapé l'écharpe sur mes épaules afin qu'ils puissent mieux juger de l'effet. "S'il vous plaît, dit la belle dame, pas de représentation..." et toute la société de rire à mes dépens. J'étais si troublée, si confuse, que je pouvais à peine lier mon paquet.

27 Février.—Je viens d'être un mois très malade. Je revenais de chez Madame X... qui m'avait fait stationner dans son vestibule pendant une heure, à côté du calorifère. En arrivant au magasin, il faut retourner de suite dans une maison aristocratique pour un choix de vêtement. Là, dans un de ces appartements anciens, immenses, station dans un vestibule glacial. Je rentre au magasin avec des frissons, et me voilà obligée de me mettre au lit.

Mon patron m'a payé mon mois intégralement.

1er Mars.—Les nouveautés arrivent. Je viens d'essayer des centaines de jaquettes pour vérifier leur coupe et juger de leur effet.

J'ai servi une grosse dame qui m'a dit qu'elle avait été aussi mince que moi ! Est-ce assez drôle ! toutes mes grosses clientes me disent la même chose. Je les crois, mais la perspective de leur ressembler n'est pas agréable pour moi. Perdant ma taille mince, je passerai au rang des vieilles vendeuses qui perdent leur valeur.

8 Mars.—Comme nous désirons le printemps, par r mette fin à la longue morte-saison d'hiver ! Nous n'en souffrons pas comme l'ouvrière privée de son gagne-pain, mais pendant la morte-saison la mauvaise humeur des patrons est à l'état latent : tous les frais généraux... et pas de ventes, il faut le soleil et la chaleur pour obliger les acheteurs à faire leurs emplettes ; ils attendent toujours au dernier moment, et alors gare à la bousculade !

Cependant, tous les assortiments sont complets : en s'y prenant un peu à l'avance, ils seraient mieux servis de toutes façons. Et comme nous servons alors moins fatiguées !...

10 Mars.—Ces journées de morte-saison sont atroces, me disait une amie. Dans notre magasin si sombre, nous n'osons pas allumer l'électricité, de peur d'ajouter aux frais de nos patrons, et nous passons alors des heures lourdes, interminables, sans occupation possible dans cette demi-obscurité.

1er Avril.—La vente bat son plein. Pas un instant de repos. Cette pauvre R... m'inquiète. Elle ne peut plus supporter les longues heures debout, et cependant elle doit gagner le pain de ses enfants. Hier elle a failli perdre patience avec une cliente indécise, qui revenait pour la troisième fois, se demandant encore s'il était mieux de prendre une jaquette ou un collet... A quoi sert la permission de s'asseoir ?... ("L'Action populaire").

Regard en Arrière

Encore une année qui disparaît dans la fosse du passé ! Ci git 1909.

Vous dites : "J'ai une année de plus..." Non; vous avez une année de moins... Cette année qui disparaît elle n'est plus à vous. Elle s'en est allée, elle est "décédée", décaissée; elle ne reviendra pas !...

Je distingue cependant; cette année, vous l'avez encore, vous pouvez la compter à votre actif, si vous l'avez bien employée; vous l'avez encore, si elle est inscrite là haut, au livre de vie... Mais vous ne l'avez plus, si vous l'avez mal dépensée, si vous l'avez perdue, si elle est inscrite là haut, au livre de mort.

Eh bien, que vous en semble. Cette année qui vient de finir, l'avez-vous ou ne l'avez-vous pas ?

Jetiez hardiment un regard en arrière, et la main sur la conscience, répondez franchement.

Nous sommes au soir de la journée; comment avez-vous employé la soirée d'aujourd'hui?... Je vous entends me répondre:

—Ma foi, je n'ai pas fait grand-chose.

—Vous n'avez rien fait ? Donc une soirée perdue... Et ce matin ?...

—Bon !... Une matinée perdue... Une matinée et une soirée perdues, cela fait une journée perdue... Et durant la semaine qui vient de s'écouler, qu'avez-vous fait ?

—J'ai couru, j'ai joué, j'ai ri... En fait de travail, néant...

—Une semaine perdue... Cela fait sept jours perdus... Et combien de semaines avez-vous passé de la sorte ?

—Tout compté, bien près d'une trentaine.

—Certes, ce sont là de grandes vacances !... Il est juste de prendre des vacances; il est bon, de temps en temps, de récréer l'esprit et le cœur; et le corps aussi a besoin de repos... Mais trente semaines de vacances, et surtout de vacances complètes, comme celles dont vous me parlez, de vacances où vous n'avez fait que courir jouer et rire, cela me paraît un peu trop... Tenez, je vous accorde dix semaines de bonnes vacances... mais le reste, il faut l'avouer, c'est du temps perdu... Cela vous fait donc vingt semaines perdues !...

Mais... je reviens aux dix autres semaines que je vous ai accordées pour jouer, rire et courir... Dans quelle intention jouez-vous, riez-vous, courez-vous ? Est-ce simplement histoire de rire, de jouer, courir ?

Dans ce cas, c'est encore dix semaines perdues !... Le jeu, le rire, les voyages, de leur nature, sont cho-

ses indifférentes, c'est-à-dire ni bonnes ni mauvaises. Ce qui donne à ces actes une bonté, une valeur quelconque, c'est l'intention dans laquelle on les fait. Et voilà pourquoi ma vieille grammaire disait: Otiare quo melius labores: "Reposez-vous pour mieux travailler..." Mais encore ma vieille grammaire ne disait pas assez. Vous allez voir à l'instant.

Nous sommes arrivés déjà à ce total effrayant: trente semaines perdues !... Est-ce tout ?... Pas encore peut-être.

Dites-moi, qu'avez-vous fait des vingt-deux autres semaines ?

—Oh ! pour le coup, je les ai bien employées. J'ai travaillé, j'ai fait fructifier mes terres et mon argent.

—C'est-à-dire que vous avez travaillé pour gagner de l'argent ?... Eh bien, cela ne suffit pas. Gagner de l'argent n'est qu'un petit moyen, ce n'est pas la dernière fin que nous devons poursuivre... Et c'est là tout ce que vous avez fait ?...

—Non j'ai étudié, j'ai rendu maints services à mes concitoyens, je me suis fait une situation honorable...

—Oh ! fort bien ! Vous êtes dépeuté peut-être ?... Soit... Et dans quelle intention avez-vous fait tout cela ?... Pour acquies de la gloire, n'est-ce pas ? Eh bien, vous avez travaillé pour une vaine fumée. Et ce n'est pas pour cette vaine fumée que nous avons été créés et mis au monde. Vous avez perdu votre temps, vous dis-je; vous avez perdu les cinquante deux semaines de l'année.

Pour faire "oeuvre qui vaille", soit que nous nous délassions, soit que nous travaillions, soit que nous rendions service à notre prochain, il faut agir pour Dieu. "Agir, agir en bien, agir pour Dieu": voilà la formule.

Cette formule, vous ne l'avez pas "pratiquée", et voilà pourquoi je vous dis que "toute votre année" est perdue !...

Et maintenant, regardez, regardez encore en arrière... L'année 1908 s'est écoulée comme celle-ci, sans doute... Et l'année 1907 ?... Vous avez quel âge, Monsieur ?...

—Trente-trois ans !...

—Trente-trois ans !... Ah ! vous me rappelez une effrayante histoire... En deux mots, la voici : Un soir d'hiver 1821, lord Byron, le grand poète anglais, écrivait tristement : "Ci git la trente-troisième année d'une vie mal dépensée." Et peu après, il était mort !...

Votre épitaphe est prête, Monsieur ; êtes-vous prêt à mourir ?

Le Semeur.

POURQUOI NE PAS ECONOMISER VOTRE ARGENT

C'est si facile si vous allez chez

J. B. LALIBERTE

Achetez vos fourrures là où l'on vous donne toujours la meilleure qualité à des prix raisonnables.

Cette semaine nous offrons

Hermine:

Etoiles et Manchons

Tout ce qu'il y a de plus chic.

Mouton de Perse:

Cravates et manchons,

Modèles des plus variés.

Renard lustré martre:

Longues étoiles, Boas et manchons,

Tout ce qu'il y a de plus distingué.

VISON ! VISON ! VISON !

Spécialité de la Maison J. B. LALIBERTE

Etoiles, cravates, manchons, style parisien, prix variés. Aussi quantité de cravates et de manchons en Ecureuil, rat musqué naturel, Martre d'Alaska, etc.

POUR MESSIEURS

Pelisses en drap français toutes doublées en fourrures, garnies en loutre du Labrador ou en Mouton de Perse.

Capots en chat sauvage, le plus grand assortiment de tout le Canada.

Casques en Vison, Loutre Naturelle du Labrador, Mouton de Perse, Seal, etc., etc.

Toujours la même adresse :

J. B. LALIBERTE

QUEBEC

On donne une attention personnelle aux commandes reçues par la maille.

SONNEZ, CLOCHES !

Noël ! carillonnez, sonnez, clochez allées !

Des ogives du faite aux piliers de la nef

Les maisons du Seigneur sont toutes ébranlées...

Noël ! Jésus est né dans les bras de Joseph !

Vers l'enfant radieux les mages de Chaldée

Malgré la neige épaisse et les vents agressifs,

Ont couru cette nuit par toute la Judée

Sur leurs chameaux houleurs comme de grands esquifs

Lentement, humblement, à genoux ils déploient

Les plus riches trésors de leurs riches pays :

Etoffes de brocart où les pierres flambeent,

Diadèmes d'or fin aux fleurons de lapis ;

L'enfant divin sourit de ces pauvres largesses,

Bénit leurs fronts baissés, puis en rêvant s'endort :

Il a pour ses élus de tout autres richesses

Dans ses bleus paradis aux mosaïques d'or.

Noël ! ronflez, bourdons, vibrez, carillons grêles !

Chantez le dieu chrétien qui naquit en ce jour.

Carillons de mes vers, battez aussi des ailes.

Noël ! chantez aussi le Dieu de mon amour !

PRESENTS DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

10% de réduction pour les achats au comptant seulement : : : : 10%

Sera accordé sur le riche assortiment de bijouterie de

CYR. DUQUET, 3, rue St-Jean, QUEBEC

Voici une liste qui donne bien l'idée de la richesse de nos bijoux :

Bagues avec diamants de.....	\$8.00 à \$1,100.00
" " Rubis, Emeraudes, Saphirs, Perles, Turquoises, etc.....	\$300 à \$800.00
" " 10 K et 13 K de.....	\$1.00 à \$12.00
Montres en or pour monsieur en 14 K et 18 K.....	\$30.00 à \$150.
" " " " Dames " " " ".....	\$50.00 à \$150
" " avec répétiteur des Minutes, etc, 14K et 18K.....	\$75.00 à \$250
" " en argent et en acier (gros métal) pour dames.....	\$2.00 à \$12.00
" " " " " " " " " " monsieur.....	\$2.50 à \$20.00
Montres avec bracelets, en or, en argent et acier 8 m.....	\$9.00 à \$100.
Chaînes en or, argent, et pliquées de.....	40c à \$60.00
Loquets, or, argent et plaqués.....	75c à \$50.00
Boutons de manchettes en or, argent, et plaqués.....	45c à \$65.00
Epingles à Cravates, Diamants, Perles, Rubis, Saphir, etc.....	\$1.00 à \$225.00
Broches et Pendants, Diamants, Perles, Péridots, Améthystes.....	\$1.25 à 500.00
Colliers, Diamants, Perles, Améthyste, Péridot, etc.....	\$8.00 à 300.50
Pendants d'oreilles, Diamants, Perles, Améthystes, Péridots Coraux.....	\$3.50 à 300.00
Bracelets Or, Argent et plaqués.....	50c à 175.00
Epingles à chapeaux et Broches en argent.....	25c à 1.00
Porte-portraits en argent.....	40c à \$5.00
La Plume Fontaine idéale Waterman, depuis.....	\$2.50 à \$15.00
Plume Fontaine "Spéciale" de bonne valeur.....	\$1.00

Un grand assortiment d'argenterie, "set" à Manicure, Bronzes, objets de cuivre, Etc. Etc. La nombreuse clientèle de cette maison sait très bien de quels objets d'art se COMPOSE NOTRE ASSORTIMENT et que nos prix défient toute compétition

Ceux qui aiment les objets d'art de bonne qualité et à bon marché devraient profiter de notre réduction de 10 p. c. pour faire leur achat de cadeaux de Noël et du jour de l'an.

Une visite est sollicitée pour vous convaincre de la vérité de ce que nous avançons.

Seul agent à Québec pour les célèbres Verres taillés Hawkes.

CYR. DUQUET, 3, rue St-JEAN, QUEBEC

UNE LEGENDE

Tous les ans, à minuit précis, le 31 décembre, il se passe quelque chose d'imposant aux portes du ciel. Avant que la première minute de l'heure nouvelle soit écoulée, l'Ange de la mort remonte de la terre, tenant entre ses bras l'année qui vient de finir. En son chemin, il rencontre l'Ange de la vie, portant sur son sein l'année qui vient de naître. Tous deux s'embrassent et s'envoient de douces paroles:

— Année délicate, que le sommeil de l'éternité te soit léger!

— Année vivante, sois heureuse, couronnée d'épis!

Cette scène céleste a lieu avec la rapidité de l'éclair. Dès que la minute est passée, la grande aiguille du Temps, celle qui ne s'arrête jamais, se remet à marquer le cours des siècles.

Ces vœux que les anges échangèrent en se rencontrant aux portes du ciel, sont répétés par toutes les bouches à l'aurore de l'année nouvelle. Que de souhaits, que de lettres, que de compliments tombent alors de la plume et des lèvres! "Les mondains, disait Eugénie de Guérin, sont habiles en parler flatteur et poli"; pour moi, continuera-t-elle avec elle, je ne me sens aucune facilité de parole dorée et brillante: Soyez heureux, chers Lecteurs. Être heureux, c'est le but que chacun poursuit, mais qui donc l'atteint réellement? Lorsque l'on croit posséder le bonheur, on s'aperçoit bientôt que l'on n'a saisi que son ombre. Faut-il renoncer à le posséder jamais? Sans doute nous ne serons complètement heureux qu'au jour où nous entrerons dans notre patrie céleste, puis-que la terre n'est qu'un lieu d'exil et la vie un véritable pèlerinage. Cependant il y a un bonheur que nous pouvons goûter et qui est indépendant de l'âge, des situations et des événements. Si j'ai connu des jeunes gens heureux, j'ai rencontré aussi des vieillards heureux...

Heureux et aimés!... car tout le secret du bonheur est là. Il n'est pas d'existence plus triste que celle qui s'écoule au milieu d'une indifférence générale sans avoir trouvé ni amitié ni sympathie. Soyez heureux et aimés, vous, chers Lecteurs, et pour cela soyez aimables, non pas dans la vaine acception du mot comme le sont quelquefois certains hommes du monde qui se montrent bienveillants, gracieux dans un salon alors qu'ils sont désagréables et maussades dans leur intérieur. Oh! non, ce n'est pas cette fausse amabilité que je désire voir en vous, mais une amabilité qui prend sa source dans la charité et qui suit, selon la recommandation de saint Paul, se faire tout à tous. Que votre préoccupation la plus constante soit de faire le bonheur de ceux qui vous entourent, de votre femme, de vos parents de vos frères, de vos sœurs... Ayez une parole douce pour vos domestiques qui vous servent, pour le pauvre qui vous tend la main. Aimables avec tous et à toute heure, et vous serez heureux et aimés.

M.

Plus une âme est chère à Dieu, plus il lui envoie de peines et de souffrances.

STE THERESE.

UNE MONTRE A SOI!

DURANT 400 ANS

DANS les horizons lointains je vois le beau jour de l'An, jour où j'eus une montre à moi.

En ce temps-là on restait enfant très tard et on ne devait pas penser à avoir une montre à soi avant ses dix-huit ans accomplis.

J'allais les avoir et je n'osais encore songer à une montre; mes parents n'étaient pas riches et je sentais bien qu'une montre... Non, ce n'était pas probable!... Je n'en montrais pas même le désir, car mes parents étaient bons et voulurent, je le savais, faire de moi un homme de bien. Le jour de l'An une fête pour moi... Non, je ne gâterais pas leur joie en manifestant un désir qui, peut-être, ils ne pourraient satisfaire, non, n'y pensons plus...!

J'aurais peut-être une montre dans mes cadeaux de noce, si je me marie! Plus je me regarde et plus je constate que je suis laide. Mais il y a des laides qui se marient. C'est qu'elles ont autre chose, et moi je n'ai rien ou presque rien, une toute petite dot et pas beaucoup de mérite... la montre pourrait bien ne jamais venir.

Mais ma grand-mère sourit en me regardant, on voit qu'elle voudrait parler et, bien que pas un mot ne sorte de sa bouche, mon père lui dit:

— Taisez-vous, bonne-maman.

Le grand défaut de bonne-maman c'est d'avoir le caractère d'un peu normand. Elle ne s'explique jamais catégoriquement sur rien.

— Fera-t-elle beau aujourd'hui?

— Peut-être! si ce petit nuage gris passe à droite, je ne réponds de rien.

— Avez-vous bien dormi?

— Heu, heu... à mon âge le sommeil est léger.

— Avez-vous entendu passer le régiment, musique en tête?

— J'ai bien entendu quelque chose.

— De la musique?

— Crois-tu, fillette, que ce fut de la musique?

La vérité pure, c'est que bonne-maman a dormi et n'a rien entendu.

— Chère bonne-maman, dites-moi ce que j'aurai pour mes étrennes?

— J'ai promis de ne rien dire.

Et ma grand-mère fait le geste d'une personne qui passe quelque chose à son cou.

— Un collier?

— Non, non!

— Un boa? (Dans ce temps-là on portait des boas.)

— Non, non!

— Bonne-maman, s'écrie mon père, si vous faites des signes, c'est comme si vous parliez.

Enfin l'heureux jour arrive, c'est une montre avec sa chaîne! avec sa chaîne qui se passait autour du cou dans ce temps-là.

Les yeux bleus de ma grand-mère sont pétillants de plaisir.

— Tu n'avais pas compris?

— Non, jamais je n'osais penser à avoir sa chaîne!

— Enfin, dit ma mère, puisque cela te fait tant plaisir ton père a bien fait.

Comme ce mot montre bien que ce bijou a coûté cher et qu'il fallait l'aimer beaucoup pour me la donner.

— Je ne l'espérais pas avant de me marier, dis-je.

Les yeux de ma mère s'arrêtent alors sur mon visage, ils sont sérieux et attendris.

— Pauvre fillette! dit-elle.

— Elle est si bonne, s'écrie ma

grand-mère, que je suis sûre... c'est-à-dire je suppose... je pense, enfin, on verra bien.

J'avais une montre à moi! que cette première journée est heureuse! Les heures cessent de nous être indifférentes, on les regarde s'écouler.

Cette montre était indispensable, on ne peut plus s'en passer... l'heure est nécessaire pour tout dans une vie bien réglée et... on attend le soir avec impatience pour avoir la joie de la remonter.

Elle tient compagnie cette montre! Son petit tic-tac joyeux et fidèle (car

— Nous attendons des amis: hâtez-vous.

— Si je me hâtais aujourd'hui, demain vous retarderiez ma marche et je ne serais plus une bonne petite montre.

— Que les heures sont lentes! Envolez-vous, heures stupides qui n'apportez rien avec vous.

— Remplissez-les, ces heures qui s'écoulent; mon tic-tac marque le mouvement de votre cœur. Que fait-il votre cœur?

— Hélas! il désire et son désir va plus vite que votre tic-tac. Il vole, il court, et votre tic-tac a toujours

maison toute seule dans votre boîte, pour aller au bal, vous savez?... J'étais heureuse de vous planter là pour quelques heures, vous marquez quatre heures quand je suis rentrée. J'étais fatiguée et un peu triste.

— Tic-tac, tic-tac.

— Oui, je sais, tic-tac! Que de choses vous m'avez remises en mémoire. Vous m'avez fait compter les heures et mesurer le temps. Voilà un an déjà que nous vivons ensemble. Il me semble que c'est hier que j'yous ai vue pour la première fois... J'ai dix-neuf ans; encore autant et ce sera trente-huit, puis encore autant et ce sera soixante-seize. Ah! Dieu! juste l'âge de ma grand-mère.

— Tic-tac, tic-tac.

— Toujours donc! Arrêtez-vous un jour... Votre tic-tac me fait peur. C'est à peine si vous avez marqué les heures passées; mais vous allez marquer les heures qui viennent et j'en attends de joyeuses. Songez, petite montre, ma mie, que je n'ai que dix-neuf ans.

Voilà les colloques que l'on a avec sa montre. En sa compagnie on espère, on craint, on rit, on jase et, plus tard, quelquefois, on répand des larmes!

Je ne sais quoi de tendre s'attache à cet objet qui ne dit qu'une chose: l'heure.

Mais l'heure c'est la vie. Je n'avais pas vingt ans que déjà je craignais les heures vides. Je combais mon cœur en remplissant les heures, ma montre me rappelait l'irréparable perte des minutes envolées.

Je voyais le visage plus grave de ma mère s'assombrir en considérant la fuite du temps. Et un jour, en regardant ma grand-mère, je compris que les heures écoulées, que le tic-tac incessant que j'entendais à mon oreille, conduisaient à l'éternité.

J'eus ce jour-là avec ma montre un entretien sérieux.

Elle m'opposait à mes discours que son tic-tac incessant.

Mais qu'il était pressant! Comme il sollicitait l'action!

Pour l'Assomption et la Toussaint voici les tableaux analogues:

400	57 fois un dimanche
500	56 " " lundi
600	58 " " mardi
700	57 " " mercredi
800	57 " " jeudi
900	58 " " vendredi
1000	56 " " samedi

Comme son tic-tac, les battements de mon cœur, pressés, mesurés, incessants, m'avertissent, oui, c'est cela, que je dois sans cesse agir d'accord avec lui, aimer mieux, aimer plus, aimer plus haut.

Dans ce chemin de la vie tout parsemé de choses cruelles, n'ai-je pas écouté cette fuite des heures marquée par le tic-tac de ma montre et par les battements de mon cœur? Ne leur ai-je pas demandé la force d'adoucir les heures douloureuses à ceux que j'ai aimés?

De quel prix n'aurait pas une seconde de douleur épargnée?

Petite montre, première et sérieuse amie, qui nous dites tant de choses, après bien des ans, on vous voit couchée dans votre ancienne boîte de satin. Vous êtes ternie et bosselée. Que voulez-vous! la vie ne se passe pas sans blessure. Vous retardez maintenant comme si vous manquiez à regret l'heure suprême.

L'heure qui vient, que chacun attend et pressent, l'heure que beaucoup sentent prochaine.

Quand elle sonnera, peut-être votre grand ressort se brisera et vous resterez sur cette heure, la dernière, la dernière de l'obscurité et la première de l'aurore.

JEAN LANDER.

TOUT le monde sait que dans notre calendrier, tel qu'il a été réformé par Grégoire XIII, en 1582, les années bissextiles sont celles dont le millésime est divisible par 4, sauf toutefois 1600, 1700, 1800, 1900, 2100, etc., qui sont des années ordinaires. L'année qui termine un siècle n'est, en effet, bissextile que si son millésime est divisible par 400. Ainsi 1600 a été bissextile et il en sera de même de 2000, 2400, 2800, etc.

Il n'y a donc pas 100 années bissextiles sur 400 ans, mais seulement 97. Les années ordinaires se composent chacune de 52 semaines et 1 jour; les autres de 52 semaines et 2 jours. Il est facile de calculer, d'après cela, que 400 ans font exactement 20,871 semaines.

Conséquemment la 401e année commence par le même jour de la semaine que la première. Le 8 décembre 1864, jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, était un samedi; il en sera de même du 400e anniversaire de cet événement mémorable en 2264.

Mais dans l'intervalle, combien de fois une fête donnée, la Toussaint par exemple, reviendra-t-elle un dimanche, un lundi, un mardi, etc.? Pas le même nombre de fois certainement, car 400 n'est pas divisible par 7; 400 est égal à 57 fois 7 plus 1, et par suite, une fête doit arriver au moins une fois de plus un jour que les autres.

Un savant anglais s'est donné la peine de chercher, pour la fête de Noël, combien de fois elle tombe un dimanche, un lundi, etc. Voici le résultat auquel il est arrivé. En 400 ans, Noël arrive

400	57 fois un dimanche
500	56 " " lundi
600	58 " " mardi
700	57 " " mercredi
800	57 " " jeudi
900	58 " " vendredi
1000	56 " " samedi

Pour l'Assomption et la Toussaint voici les tableaux analogues:

400	58 fois un dimanche
500	56 " " lundi
600	58 " " mardi
700	57 " " mercredi
800	57 " " jeudi
900	58 " " vendredi
1000	56 " " samedi

Sur les 97 années bissextiles, comprises dans la période grégorienne de 400 ans, combien de fois le 29 février tombe-t-il un dimanche, un lundi, etc.?

L'auteur anglais dont nous avons extrait ce qui précède donne à cette question la réponse suivante:

400	13 fois un dimanche
500	15 " " lundi
600	13 " " mardi
700	15 " " mercredi
800	13 " " jeudi
900	14 " " vendredi
1000	14 " " samedi

97 MATHÉMATIQUES.

LA CRECHE

La Vierge mignonne endort, en chantant, Son petit Jésus sur la paille fraîche; Elle respirent au fond de la crèche, Comme un grand lis d'or au bord d'un étang.

Hélas! le poupon grelotte en ses langes. Il pleure, et le vent qui vient des chemins Glace méchamment ses petites mains, Faites pour guider la troupe des anges.

Comment l'apaiser? Le bon saint Joseph D'une voix très douce entonne un cantique; Et l'âne et le boeuf, sous l'aube rustique, Marquent la mesure en branlant le chef.

Mais qui vient là-bas? Quel est ce cortège? Ce sont les bergers avec leurs troupeaux. Ils entrent, vêtus de sayons de peaux, Tout enguirlandés de flocons de neige.

"Salut, bonne dame, enfant merveilleux!" "Si nous n'avons pas, comme les rois mages, "De l'or, de l'encens, de belles images, "Pour vous réjouir le cœur et les yeux,

"Pauvres chevroniers perdus dans la plaine, "S'il nous faut pâtir, hiver comme été, "Regardez du moins notre pauvreté, "Ne méprisez pas nos bonnets de laine.

"Nous voilà, Petit, tous à vos genoux. "Souriez un peu, soyez charitable, "Nous sommes aussi nés dans une étable; "Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous!"

Et, se prosternant devant la Madone, Chacun lui présente un peu de pain bis, Des roses, des noix, du lait de brebis, Et c'est de grand cœur que cela se donne.

Aussi gracieux qu'un jour de printemps, L'Enfant a souri, disant: "Je vous aime!" Joseph et Marie ont souri de même, Et le boeuf et l'âne ont paru contents.

Gabriel Vicaire.

elle est de Genève et de la première qualité) parle et chuchote à votre oreille; que dit-il? Le premier jour on l'écoute sans l'interroger. Il dit: Je suis une bonne petite montre, brillante, bonne et solide, ni trop plate, ni trop épaisse, juste ce qu'il faut, et je dis l'heure sans me tromper.

Mais dès qu'on a fait connaissance avec elle, elle devient plus sérieuse.

— Petite montre, comme vous allez lentement vers cette joie que j'espère.

— Je vais à cette joie comme je vais à toutes choses, avec mesure et sagement.

son implacable régularité. Je finirai, petite montre, par ne plus vous aimer.

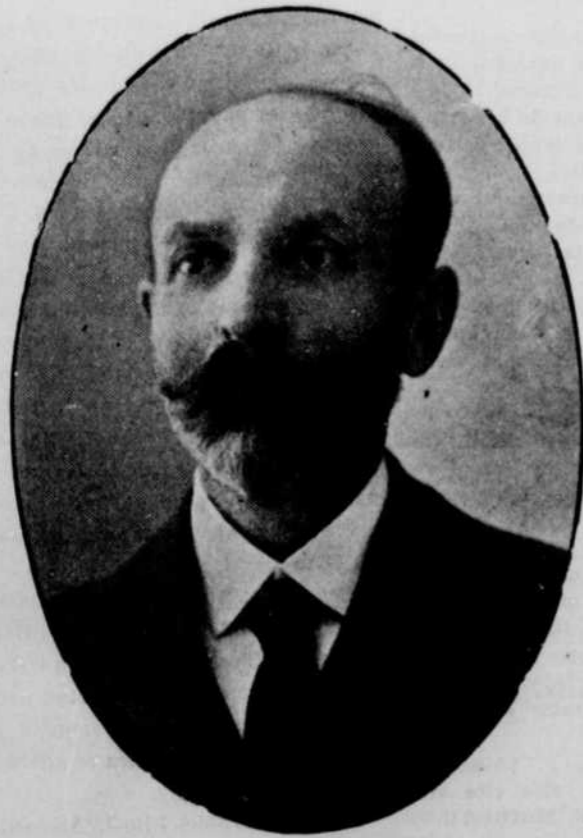
— N'ai-je pas marqué l'heure de votre premier grand voyage? C'était une joie cela, une heure attendue.

— Ah! oui, parlons-en, de ce voyage! Comment pouvez-vous m'en reparler et vous vanter d'avoir marqué cette heure-là! C'était jolii! une enfilée de contre-temps et d'accidents de toutes sortes.

— J'ai marqué l'heure du retour.

— Bah! le retour... Que de choses, ma chère, que vous êtes là sur mon cœur.

— Je vous ai laissée une fois à la



M. E. L'HEUREUX

Depuis quelques années, l'aspect de la rue St-Joseph, à Québec, est transformé pour ainsi dire de tout à fait. Il y avait bien quelques états-bissements de commerce, mais rien ne pouvait attirer spécialement l'attention de l'étranger. Le public de Québec même n'attribuait qu'une distinction bien peu tranchée entre les quelques magasins d'alors. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose, de vastes et élégantes bâtisses s'élèvent sur un long parcours, enfin tout est transformé.

Parmi les établissements les plus achalandés, il est facile pour nous, de citer celui de MM. L'HEUREUX & GAUVIN. Cette maison dont l'existence, sous sa présente raison sociale, ne remonte qu'à six ans, peut être citée comme un modèle de prospérité. Les magasins L'Heureux & Gauvin se sont acquis une réputation des plus enviables et sont visités chaque jour par une nombreuse clientèle de "bon ton" et choisie dans toutes les classes de la société.

Malgré l'espace assez considérable qu'ils avaient à leur disposition, MM. L'HEUREUX & GAUVIN se trouvaient déjà à l'étroit l'an dernier. Ils firent exécuter des travaux considérables, doublant ainsi leur local. Ces améliorations leur permirent l'établissement d'un rayon spécial pour toutes les marchandises concernant les vêtements pour hommes. Cette année, ses besoins de leur commerce toujours grandissant, les obligea de construire un étage additionnel pour y installer les habits du SEMI READY, déjà si avantageusement connus du public. Ce magasin est aujourd'hui des mieux situés pour la vente et l'ex-

position des marchandises qui y paraissent avec avantage. Ajoutons qu'on y trouve aussi des rayons spéciaux de modes et de tailleurs où les meilleurs modistes et tailleurs sont employés.

M. EPHREM L'HEUREUX

Né à St-Joseph, comté de Montmorency, en 1861, M. L'HEUREUX manifesta dès son jeune âge des aptitudes pour le commerce. Après un brillant cours d'études, à l'Académie Commerciale des Frères des Ecoles Chrétiennes, il entra au service de la Maison Z. Paquet, où il devint bientôt l'un des principaux employés du rayon des fourrures dont il était l'acheteur ce qui lui permit, pendant vingt-six ans, de visiter les principaux marchés américains et européens.

Il y a cinq ans, il abandonnait sa position enviable pour tenter fortune en société avec M. Jules Gauvin. Ses connaissances approfondies du commerce des fourrures et de leur confection étaient précieuses pour la nouvelle société. Il importe directement des marchés européens qu'il visite souvent pour faire les achats de la maison L'HEUREUX & GAUVIN.

M. L'HEUREUX possède toutes les facilités à se procurer les meilleurs produits du vieux monde, faisant divers voyages en Europe et s'assurant à chaque saison les dernières nouveautés. Comme son associé, M. L'HEUREUX est membre de l'Association des Marchands Détailleurs du Canada et l'un des principaux officiers de la division des Nouveautés.

M. JULES GAUVIN

Des deux associés de la maison L'HEUREUX & GAUVIN, le plus ancien au poste est M. JULES GAUVIN, car en 1891 il était établi au poste qu'occupe la Société actuelle.

Né à la Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf, en 1867, M. JULES GAUVIN vint se fixer à Québec très jeune. Après un cours d'étude classique, il se destina au commerce. Il s'initia très vite dans la carrière qu'il désirait embrasser et à 27 ans nous le voyons à son compte. Comme bien d'autres débutants qui n'ont pas eu l'avantage d'hériter, M. GAUVIN eut à subir des revers de fortune qui en auraient découragés plusieurs, mais avec de l'énergie, du travail, l'honnêteté et l'intégrité qui le caractérisent, il triompha et réussit si bien qu'il est aujourd'hui à la tête d'un des établissements des plus populaires et des plus prospères de la Vieille Capitale.

M. GAUVIN, dans la Société actuelle, s'occupe spécialement des marchandises de nouveautés dont il connaît toutes les exigences et nous pourrions dire les caprices.

En outre de ce qui concerne le commerce nous ajouterons que M. GAUVIN est un membre zélé de l'Association des Marchands Détailleurs du Canada, un Chevalier de Colomb et membre de plusieurs autres sociétés nationales.



M. JULES GAUVIN

Cadeaux du Nouvel An

J'ai connu un honnête homme, un chrétien, — comme il en est beaucoup à Paris, quoi qu'on en dise, — lequel répandait autour de lui sur les indigents, non seulement la totalité de son superflu, mais encore une large part de son nécessaire. Eh bien ! cet homme, très profondément pénétré des croyances chrétiennes, était soumis périodiquement à un supplice effroyable. Durant les deux derniers mois de l'année, le spectre du 1er janvier paraissait sa charité. Se croyant "obligé" par l'usage, par certaines relations sociales, il se privait de bonnes actions pour pouvoir suffire aux dépenses des étrennes. Ce qu'il souffrait alors, dans son cœur et dans sa conscience, ne se peut exprimer. Et cependant, il n'osait rompre ouvertement avec l'horrible tyrannie de l'usage.

Un jour de décembre, une soeur de Charité accoutumée à son bon accueil vient frapper à sa porte.

—Ma bonne Soeur, lui dit-il d'un air embarrassé, je ne puis aujourd'hui vous rien donner : toutes mes ressources ont leur destination arrêtée irrévocablement. J'ai mes pauvres.

La Soeur leva sur lui ce clair et doux regard que possède seule la sainteté. Puis elle s'inclina, dit quelque chose de gracieuse parole et descendit l'escalier.

—Ah ! oui, j'ai mes pauvres, se dit en lui-même le malheureux homme demeuré seul, en proie à un grand trouble intérieur. J'ai mes pauvres : ce sont les riches, les pauvres pleins d'avidité, qui veulent des coffrets, des dentelles, des bonbons exquis...

Il ouvrit une armoire où déjà il avait commencé à mettre les étrennes qu'il se préparait à donner. Sur trois étagères étaient rangées la part des enfants, puis celle des maîtresses de maison chez lesquelles il avait coutume d'aller.

Il regarda et se prit à réfléchir.

—La part des enfants ! elle est sacrée, se dit-il. C'est un rayon de soleil sur ces fleurs charmantes auxquelles la joie va si bien. C'est un sourire du bon Dieu de Noël... La part des enfants est sacrée, "pourvu cependant qu'on ne leur donne point de choses qui les corrompent en les habituant à la frivolité et au luxe."

Et voilà qu'il dégarnit cette étagère de cinq ou six coûteuses futilités.

—Que la part des pauvres est petite ! s'écria-t-il. — Et c'est pourtant la part de Dieu ! "J'étais nu et vous m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez nourri..." Ce que vous avez fait au dernier d'entre ceux-ci, c'est à moi-même que vous l'avez fait, dira le Christ au dernier jugement.

—Hélas ! si cette part est petite, c'est que celle-ci est grande, ajouta-t-il en se tournant vers l'étagère chargée des bijoux, des bonbons, des divers objets qu'il destinait à quelques grandes dames du noble faubourg ou de la Chaussée-d'Antin. C'est ici qu'est le cœur même du mal, l'esprit de luxe qui tarit toutes les sources de la Charité. C'est avec l'aumône que j'aurais pu faire, c'est avec la faim des malheureux que j'aurais et que je n'ai point nourris, c'est avec leurs souffrances que je n'ai point apaisées, avec leurs larmes que j'ai cessé d'essuyer, c'est "avec la vie des pauvres" que j'ai acheté ces misérables fantaisies. Dans ces bonbons il y a du sang humain.

Il s'assit et plongea la tête dans ses mains, profondément remué par toutes les pensées qui venaient de traverser son esprit et son cœur. Quand il releva son front, son inquiétude était devenue de la joie, Dieu avait envoyé un rayon de lumière dans cette âme troublée.

Il sortit, emporta tous les objets de luxe, demeura quelques heures dehors et puis rentra.

Il prit une plume et il écrivit une lettre qu'il recopia ensuite en plusieurs exemplaires, avec quelques variantes :

"Madame, — Je voulais, comme de coutume, vous envoyer mes étrennes au nouvel an, et voilà que je ne vous adresse qu'une rose d'hiver que j'ai cueillie pour vous dans le petit jardin qui est sous ma fenêtre. J'avais consacré cent vingt francs à vos étrennes, mais le remords m'a pris et je les ai transformées, au gré de votre âme qui est chrétienne, d'une façon dont vous me remercirez, j'en suis sûr.

"Je viens d'envoyer "en votre nom" un petit mobilier à la famille X, rue des Marais, qui avait tout vendu pour avoir du pain. On vous a bénie et voici la lettre que ces pauvres gens vous écrivent. Je la joins à la rose d'hiver ; les paroles du pauvre consolé dans sa douleur, parfument cette fleur qui a pris naissance au milieu des frimas. N'est-ce pas que j'ai bien fait et que vous préférerez la joie et le bien-être d'un malheureux à la petite satisfaction qu'aurait pu vous donner quelques

jolis babioles perdues au milieu des richesses de votre salon ?"

A un autre il écrivit :

"Monsieur Toto, mademoiselle Nini. Voici vos étrennes. Vous vous attendiez peut-être, vous, monsieur Toto, à une jolie chaîne de montre qui remplacerait votre cordon noir, vous, Mademoiselle Nini, à quelque princesse des poupées magnifiquement habillée de dentelles, comme tant de personnes raisonnables. Eh bien ! non, mes chers enfants, je vous envoie mieux que cela ; et j'ai trouvé un cadeau dont votre jeune cœur sera plus content. Le panier que je vous envoie contient deux très chauds costumes d'hiver, l'un pour un garçon de douze ans, l'autre pour une petite fille de huit. Ce petit garçon et cette petite fille sont les deux enfants d'un pauvre homme de votre voisinage, réduit à la dernière misère par une longue maladie. Je viendrai vous prendre lundi, mes chers petits, et je vous accompagnerai chez ces malheureux, car je veux que vous me permettiez, pour mes étrennes à moi, d'assister à la joie que vous aurez à donner vous-mêmes des vêtements à ceux qui en manquent sui-

vant le précepte de Notre-Seigneur. Vous pleurez peut-être, mes bien-aimés, vous pleurez en essayant les pleurs d'autrui ; mais ces larmes-là seront douces et exprimeront votre félicité."

L'homme dont je parle écrivit ainsi longtemps et le soir il s'endormit heureux.

Cher lecteur, très bonne lectrice, qui vous empêche de goûter le même sommeil ?

Si ce que je viens d'écrire et de raconter pouvait vous en donner le désir ; si ces pages détournent ça et là vers les maisons des pauvres quelque peu de cet argent que vous destinez à l'étrange des riches ; si, au lieu de donner à ces derniers des objets de luxe dont ils regorgent, vous leur faites en quelque sorte cadeau d'une de ces bonnes actions dont ils sont parfois indigents ; si, pour Noël ou pour Nouvel An, vous offriez aux personnes que vous aimez le mieux, la guérison d'une misère et la consolation d'un malheureux ; si vous faisiez cela, je remerciais Dieu de m'avoir mis tout à l'heure la plume à la main. HENRI LASSERRE.

La Fête de Noël 1909

Il y a dix-neuf cent neuf ans passés, aujourd'hui, à Bethléem de Juda, en Orient, un enfant venait au monde. Toutes les apparences de la faiblesse planaient au-dessus de l'humble crèche qui lui servait de berceau. Son père et sa mère, obligés d'obéir aux ordres des grands, avaient dû se mettre en voyage, et comme, cette nuit-là, les voyageurs arrivaient nombreux dans la petite ville, pauvres qu'ils étaient, Marie et Joseph n'avaient pu trouver d'hôtellerie où loger. Après avoir essayé plusieurs refus, sans doute, ils étaient venus chercher refuge dans un vil réduit d'animaux, et c'est là, dans une étable, que Jésus vint au monde. Une crèche fut son premier asile. C'est de l'haleine d'un boeuf et d'un âne — ainsi parle la pieuse tradition — qu'il dut recevoir la première chaleur, dont avait besoin ses membres frères et délicats.

Fait historique bien petit, naissance bien pauvre et commencement de vie bien chétif ! Et pourtant, ce fait, si petit d'apparence, cette naissance que des hérauts d'armes ne portè-

rent pas à la connaissance des peuples, cette vie nouvelle, qui s'affirmait dans les vagissements d'un enfant si frêle et si pauvre, c'était la vie du plus extraordinaire des fils de l'humanité, c'était la naissance d'un homme absolument nouveau, c'était le fait le plus considérable des annales de l'histoire !

Dix-neuf siècles ont passé, et l'humanité tourne encore ses regards vers la modeste petite ville de Bethléem de Juda !

Dix-neuf siècles ont passé, et la nuit de Noël est restée quand même le point central de l'histoire du monde !

Pourquoi donc ? Parce que, en cette nuit-là, "Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous." (S. Jean, I, 14.)

Un Dieu se faire homme ! Quel mystère ! Faut-il donc renoncer à ce que la raison semble exiger de nous ? Ce que nous ne comprenons pas, faut-il le rejeter comme absurde ? Evidemment non ! car alors combien

de choses, dans les limites de l'ordre de notre nature et de notre terre, il nous faudrait rejeter comme absurdes ! Et des choses cependant dont les faits positifs nous affirment l'existence !

Qui va nous dire pourquoi tous les corps se sentent inclinés vers le centre de la terre ? Qui va nous dire pourquoi l'univers gravite avec un si harmonieux ensemble autour de l'astre roi, qui, lui, reste immobile ? Qui va nous dire pourquoi cette fée, qui s'appelle l'électricité, est devenue si heureusement la dispensatrice de la lumière et des sons ? Qui va nous dire pourquoi la douleur que je ressens à la main, me porte parfois jusqu'au cœur ? Pourquoi ? Pourquoi ? Ah ! combien ils sont nombreux en nous et autour de nous les "pourquoi" qui restent sans réponse ! Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il y en ait aussi au-dessus de nous ?

Doù il suit que le mystère ne se doit pas répéter par cela seul qu'il est incompréhensible.

Mais le mystère du "Verbe fait chair", le mystère de Noël, est-il bien certain qu'il faille l'admettre ? La foi nous l'enseigne et c'est bien assez, puisque la lumière de la foi, venue du ciel, ne peut nous tromper ! Mais encore, est-ce un fait bien établi qu'un jour, sur terre, Dieu s'est fait homme ?

Rappelons-nous nos souvenirs évangéliques et chrétiens. Cet enfant qui vient de naître à Bethléem, suivons-le dans sa vie. Écoutons comme il parle. Voyons comme il agit. Il parle et il agit tout ensemble comme homme et comme Dieu. Et l'histoire de sa vie, de ses travaux, de ses courses, de ses discours, de ses miracles, de ses souffrances et de sa mort... ou bien ne prouve rien du tout, ou bien prouve qu'il est homme et qu'il est Dieu, c'est à savoir, que le Fils de la modeste Vierge de Nazareth est encore et toujours le Fils éternel de Dieu !

Il est homme et il est Dieu, ai-je dit, et je n'en veux pour aujourd'hui d'autres preuves que celles que nous pouvons trouver auprès de la crèche de Bethléem.

Il est homme. Car il est faible et la faiblesse est humaine ! Il souffre et la souffrance est humaine ! Il est né d'une femme et le fils d'une femme est nécessairement de nature humaine. — Aussi bien lisez les textes du livre sacré. C'est vers un enfant que les bergers accourent. C'est à un enfant que les rois de l'Orient viendront offrir de l'or et de la myrrhe. C'est un enfant que Marie et Joseph iront porter au temple. C'est un enfant qu'Hérode poursuivra de sa haine et de sa colère. C'est un enfant que le pieux gardien Joseph conduira avec sa mère jusqu'en Egypte. C'est un enfant ! "Puer natus est nobis" ! C'est un enfant qui nous est né ! Et cet enfant il est, comme nous, de chair et d'os. Comme nous il connaît la souffrance. Dans sa pauvre crèche, enveloppé qu'il est de misérables langes, il souffre ! Et, je le répète, la souffrance est humaine. Il souffre, donc il est homme !

Mais aussi il est Dieu. La foi réclame que nous l'affirmons ! Il est Dieu, et voilà pourquoi "dans sa faiblesse il paraît puissant." Il est Dieu, et voilà pourquoi à l'heure de sa naissance comme homme, les signes les plus extraordinaires éclatent dans la nature. Il est Dieu, et voilà pourquoi les anges du ciel descendent sur les montagnes et dans les vallées, chantant aux bergers le cantique appris là-haut : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !" Il est Dieu, et voilà pourquoi les pasteurs de Bethléem s'en viennent en grande joie jusqu'à l'humble grotte, jusqu'à la pauvre crèche, jusqu'au grossier berceau, pour adorer et vénérer. Car en ce jour un Sauveur leur est né et c'est le Christ. (S. Luc, II, 11.)

Il est Dieu, et voilà pourquoi les mages puissants ont aperçu une étoile miraculeuse, voilà pourquoi ils viennent sans crainte en Judée, voilà pourquoi ils apportent de riches présents, voilà pourquoi ils lui offrent non seulement de la myrrhe et de l'or comme à un homme et à un roi, mais aussi de l'encens comme à un Dieu !

Cet enfant donc est Dieu en même temps qu'il est homme. C'est l'Homme-Dieu ! C'est l'Enfant-Dieu ! C'est le Verbe fait chair ! "Christus natus est nobis, venite adoremus". Le Christ nous est né, venez et adorons-le !

L'abbé Elie-J. Auclair.



LA VIERGE EN ADORATION DEVANT SON DIVIN FILS

(Florence. Galerie des Uffizi - Crédit)

La Légende du Rossignol

Il était une fois un couple de rossignols qui vivait à l'orée d'un bois proche d'une vigne. Sur le rameau fourchu d'un coudrier, dès la première pousse des feuilles, ils avaient construit leur nid, un nid façonné de brins d'herbe et de mousse, tapissé de duvet moelleux et chaud.

La mère y pondit ses oeufs, cinq jolis oeufs d'un brun verdâtre, et pendant qu'elle les couvait de toute la tendresse de ses ailes écartées, de toute la chaleur de ses plumes étendues, le mâle, penché sur un arbre voisin, dans l'épaisseur du tallis, chantait à perdre haleine tout le long du jour.

Il chantait, sans trêve ni cesse, ce que les oiseaux ont toujours chanté depuis que le monde existe, pendant la saison qui s'appelle la saison des nids : la chaleur féconde du printemps, la profondeur infinie du ciel, la divine splendeur du soleil, les parfums enivrants de la brise, la verdure tendre des feuilles nouvelles, la percée des premières pâquerettes sur les gazons naissants, et le plaisir d'aimer au sein de la nature en fête, dans la douceur et la beauté de toutes choses.

La journée, le rossignol, au lieu de regarder son nid, s'en fut percher sur un cep de vigne où il continua de chanter.

Bientôt les petits, brisant les coquilles, allaient sortir de leur prison pour entrer dans la vie...

Et le père chantait pour eux la joie de naître dans un abri doux et tiède, bercé par la caresse du vent sur les cimes de la forêt, sous le couvert impénétrable des frondaisons plus épaisses.

La nuit vint, si chaude que toutes les plantes de la terre continuaient de croître et de grandir et la vigne poussait si vite que ses vrilles atteignaient les pattes du rossignol, menaçant de s'enrouler autour d'elles.

Mais lui, sans crainte, continuait son hymne d'amour en l'honneur de la couvée près d'éclorre et il chantait toujours, à plein gosier, dans le grand silence de la nature assoupie...

Il chantait les premiers gazouillis

des oisillons nus et sans plumes, les pialements des becs affamés qui s'ouvrent tout grands pour recevoir la pâture, et la poussée rapide des ailes qui bien vite changeraient les oisillons en oiseaux capables, à leur tour, de s'élever à plein vol dans le bleu du ciel.

A la fin, il était tellement fatigué qu'il s'endormit, pendant que les vrilles de la vigne, poussant toujours, liaient ses pattes au cep où il s'était posé.

Les autres rossignols accoururent en voyant le danger qui menaçait leur camarade et ils essayèrent de le réveiller.

Penchés sur les buissons voisins, sur les pêchers en fleurs, sur les échalas de la vigne, ils criaient de toutes leurs forces pour l'avertir :

—La vigne pousse... pousse... pousse... vite vite vite vite... Mais le chanteur épuisé dormait toujours, continuant sans doute dans

son sommeil le rêve de sa chanson.

Il ne se réveilla qu'à la pique du jour et voulut s'envoler pour rejoindre sa compagne.

Mais ses pattes étaient entravées si solidement par les pampres qu'il ne put parvenir à se dégager. Il lutta longtemps, s'efforçant de briser les liens qui le retenaient captif, battant désespérément des ailes, appelant à son secours ses camarades qui volaient effarés autour de lui.

Mais tous ses efforts furent vains. Il finit par mourir et ne fut bientôt plus qu'un pauvre petit paquet de plumes ébouriffées et sanglantes, pendant inerte le long de la vigne qui l'avait tué.

Alors ses camarades se dirent entre eux :

—La vigne est cruelle : nous ne dormirons plus tant qu'elle poussera.

Et depuis ce jour, en effet, jamais plus les rossignols n'ont dormi après le coucher du soleil. Ils passent les nuits à chanter, par crainte des vrilles traîtresses de la vigne, et le refrain de leur chanson est toujours le même :

—La vigne pousse... pousse... pousse... vite vite vite vite... F. MOIREAU.